

# GUY DE MAUPASSANT : L'ENFANT ET LA FAMILLE

Christian PHILIPPON

Il aura fallu seulement une douzaine d'années environ (1878-1890) à M. de Maupassant pour concevoir une œuvre majeure qui lui valut, et lui vaut, le rare privilège d'être lu et étudié dans le monde entier. Variée dans sa composition, cette œuvre surprend par son volume, étonne et séduit par son immense qualité. Parmi les thèmes qui la composent, certains dominent comme la guerre, les gens de lettres, la Normandie, les femmes, l'amour et le fantastique. Moins apparents, semblables à un bruit de fond, d'autres sujets soutiennent l'ensemble ; il s'agit de l'enfant et de la famille. Maupassant nous les dépeint dans une quarantaine de textes courts, deux romans et chroniques, grâce à de nombreux tableaux qui, montrant tous les milieux sociaux, exposent les difficultés que grandir impose. Il nous donne à voir et oriente notre jugement par le choix du sujet. La conclusion nous appartient. Il se dégage rarement de l'ensemble une impression de tendresse, mais le plus souvent d'âpre cruauté, le tout baignant dans un climat globalement pessimiste. Parcourir ces récits peut éveiller chez le lecteur, habitué d'un minimum de compassion, un sentiment d'injustice, de révolte, l'amenant à vouloir défendre les pauvres enfants qu'ils présentent.

Mais avant de montrer quelques textes exemplaires illustrant les difficultés que les enfants rencontraient pour grandir et exister, avant ensuite d'exposer le triangle familial puis de finir en reliant ces histoires à notre temps, il nous faut faire les présentations.

## L'Époque de Maupassant

Tout d'abord, celle de l'époque. Il s'agit d'une fin de siècle qui vit, dans un contexte de crise économique mondiale, la deuxième révolution industrielle transformer profondément les structures sociales, avec pour conséquences majeures des inégalités croissantes et une explosion de la pauvreté. Les plus faibles, et les enfants en particulier, pâtirent profondément de ce capitalisme sauvage, aggravé encore sur le plan familial par le poids de la toute-puissance paternelle. À l'opposé, plusieurs phénomènes tendirent à adoucir leur sort : au premier chef, la troisième République, qui légiféra en leur sens (loi Ferry sur l'école de 1881-1882, loi sur l'enfance maltraitée de 1889), d'autant plus que la défaite de 1870 avait montré la nécessité d'avoir des classes d'âge instruites et nombreuses, comme autant de futurs soldats prêts pour la revanche. De la sorte, protéger les enfants s'apparenta à une cause nationale et permit à la condition infantile de montrer un début d'amélioration.

L'ensemble de ces avancées s'inscrit en parallèle d'un mouvement plus large, initié au siècle des Lumières et montré par Philippe Ariès<sup>1</sup>, qui contribua à donner une valeur nouvelle à la personne de l'enfant, désormais au centre de toutes les attentions, au moins chez ceux disposant d'une certaine aisance. Il apparut de plus en plus précieux et une expression de cette profonde tendance se retrouve dans la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle qui vit fleurir nombre de souvenirs d'enfance, d'autobiographies diverses et de romans ayant pour héros des enfants.

## Maupassant, l'homme

Guy de Maupassant, lui, eut la chance de naître et de grandir dans un milieu protégé en dépit de la séparation de ses parents, milieu aisé, cultivé, lui permettant d'avoir pour mentor Gustave Flaubert. N'ayant jamais rédigé de souvenirs d'enfance et ne voulant laisser à la postérité que son œuvre, ses années de jeunesse sont mal connues et suscitèrent chez ses biographes nombre de questionnements sans réponse, dès lors qu'ils furent contraints de chercher l'homme derrière les écrits. Et ces interrogations se posèrent, et se posent encore, d'autant plus que Guy de Maupassant déclenche des passions, car il est un de ces écrivains de génie, si humain qu'il éveille notre émotion, parle à l'intime et touche au cœur, aussi bien celui des petites gens rassurés par son écriture simple, que celui des lettrés, sensibles à la justesse de ses analyses sociales et à la profondeur de ses connaissances psychologiques qui donnent à son œuvre un aspect universel et une signature contemporaine.

À la fois, écrivain, poète, journaliste, à l'image de beaucoup d'hommes de lettres de ce temps, Maupassant a endossé alternativement nombre de différents costumes et usé de bien différentes plumes. Rattaché au réalisme, voire au naturalisme, il reste difficilement classable. Pessimiste mais non désespéré, il portait sur ses contemporains un regard acéré, pénétrant et sans concession, quasiment clinique, et dépeignait l'Homme dans sa banalité, le montrant très souvent cruel, rarement généreux, toujours égoïste, faible, à la merci de sa

<sup>1</sup> *L'Enfant et la vie familiale sous l'ancien régime*. 1973. Seuil.

nature et mû par son seul intérêt. Il nous a ouvert les profondeurs de son âme, la même qui habite le paysan normand, la soubrette naïve ou l'affairiste cynique et brutal. Un médecin n'énonce-t-il pas, en guise de conclusion de la nouvelle *La Chevelure* : « L'esprit de l'homme est capable de tout ». Personne indépendante et d'une grande sensibilité, il participa peu aux empoignades et jamais ne se sentit investi d'une mission, étant évidemment plus artiste que militant. Écrivain, si habile, Maupassant ressentait de la tendresse pour les enfants et leur donna une belle place traitant de près ou de loin de leurs difficultés, comme celles de leurs parents, soulevant les questions relatives à leur identité, à leur légitimité et leur reconnaissance. Les récits sont portés par un style nerveux, vif, simple, à la prose limpide mais très élaborée et les sujets sont traités sous tous les angles, dans des genres variés (nouvelles, contes, faits divers) et sous des formes multiples.

### **L'enfant, la femme, l'homme dans l'œuvre de Maupassant**

Publiée en 1877, la nouvelle *Le Donneur d'eau bénite* ouvre un cycle. Elle traite de la disparition et nous montre la quête désespérée que mène un couple d'artisans aisés, Pierre et Jeanne, partis à la recherche de leur fils unique, Jean, âgé de cinq ans. Les retrouvailles se font longtemps après, dans une église parisienne que fréquentent les deux aimants devenus vieux et miséreux, église dont Pierre est le porteur de goupillon. Elles sont possibles grâce à la ressemblance physique de Jean avec son père et grâce au seul souvenir qu'il lui restait de papa Pierre et maman Jeanne. Ce premier texte, à la fin heureuse, montre une influence chrétienne marquée. C'est bien un conte baigné par le merveilleux et porté par un amour quasiment biblique où l'enfant devenu homme s'inscrit dans le mythe primordial de l'enfant sauveur. Enfin, dernier point, même si l'hérédité par la ressemblance permet la reconnaissance, un enfant oublie vite ses parents biologiques et il peut être élevé par celui qui l'aime, le poids du sang étant négligeable comparé au miracle de l'amour et à l'habituel mimétisme qui s'installe entre parent et enfant.

Quasiment contemporain, *Le Papa de Simon* nous montre une facette de la construction de l'identité. Simon, enfant naturel, élevé par sa seule mère lors de son entrée à l'école du village vers ses sept ans essuie les quolibets des autres enfants :

- Comment t'appelles-tu, toi ?

Il répondit : - Simon.

- Simon quoi ? Reprit l'autre.

L'enfant répéta tout confus : - Simon.

Le gars lui cria : - On s'appelle Simon quelque chose... ce n'est pas un nom ça... Simon.

Puis, il conclut :

- Vous voyez bien qu'il n'a pas de papa.

Dès lors, Simon subit la cruauté des autres et il devient victime de ce que nous appelons un harcèlement. Petit bonhomme courageux, il essaie la violence mais le mal est fait et il pense à se supprimer. Il sera sauvé par Philippe le forgeron qui, de plus, épousera sa maman et lui donnera un papa en même temps qu'une légitimité. Il devient alors, fait capital, trait majeur de la psychologie infantile, comme les autres, il est « enfant de », comme dans la *Genèse* et il possède un modèle pour s'identifier. Il faut savoir que la reconnaissance est réciproque et toujours acquise chez l'enfant, elle dépend avant tout du parent. Le processus réalisé, le petit, rassuré par un fort sentiment d'appartenance, une fois l'attachement établi, peut construire son identité et grandir en sécurité dans l'amour de sa famille nucléaire. L'acceptation du groupe familial élargi ne fait que renforcer plus encore ces liens primordiaux. Malheureusement, dans cette société rigide, la place de l'enfant naturel ou adultérin ou du bâtard est peu enviable. Non seulement exclu, ostracisé, il cristallise la haine et le rejet de la majorité. Rien n'existe en-dehors du mariage et savoir d'où l'on vient, qui on est, relever d'une tradition, porter un nom, endosser une histoire, recevoir un patrimoine est préférable. À défaut, secret et maltraitance guettent le pauvre petit, vu comme un fardeau ou une marchandise.

La nouvelle *Un Fils*, de 1882, nous montre le dialogue d'un académicien et d'un sénateur. Le premier a forcé une servante d'auberge et l'a engrossée. Morte en couches, l'enfant a été élevé par les patrons. Simple d'esprit, il est valet d'écurie. Son notable de père le retrouve longtemps après et, travaillé par le remords, tente de l'aider en lui donnant de l'argent, mais il est contraint bien vite de s'arrêter car tout finit dans des beuveries monumentales. Le mal est fait et l'argent n'y peut rien. Citons les dernières phrases du sénateur : « Oui, vraiment nous devrions bien nous occuper un peu plus des enfants qui n'ont pas de père. » Puis après un souffle qui pénètre sensuellement l'arbre en fleur qui les domine : « C'est bon vraiment d'avoir vingt-cinq ans et même de faire des enfants comme ça. » Propos typiques d'hommes semeurs, au vent de leurs désirs et au mépris de toute responsabilité.

L'enfant à la filiation différente peut être ainsi un abandonné et l'abandon est fréquent, banal. Il consiste le plus souvent en l'exposition de nouveau-nés. Habituellement, il est l'œuvre de femmes seules abusées ou violées, plus rarement de familles classiques contraintes par la misère de confier leur progéniture au destin. Les structures d'accueil sont embryonnaires, reposant sur des initiatives privées et l'État commence seulement à s'impliquer dans la prise en charge de ces malheureux enfants, qui sont en majorité des

nouveau-nés. La mortalité est effroyable chez les petits et beaucoup de survivants s'intègrent mal dans la société. Il y a bien l'adoption, mais le code civil ne permet l'adoption que d'adultes de plus de vingt-cinq ans et seulement sous forme simple. Ce que Maupassant appelle adoption correspond en fait à des enfants mis en nourrice ou élevés dans des familles d'accueil ou de recueil, à l'image du texte *Aux champs*, ou de la nouvelle *Mademoiselle Perle* qui en est une poignante illustration. L'amour pourtant peut transcender la médiocrité du quotidien, comme dans le *Roman d'une fille de ferme* où l'enfant du péché est caché des années durant avant d'être pris en charge par le maître, nouvel époux et stérile. *L'Enfant*, de 1882, met en scène un vieux coureur qui décide de se ranger en épousant une jeune fille de bonne famille. Le soir des noces, il touche du doigt que le passé nous rattrape toujours et pour Jacques Bordelière, il prend la forme de sa vieille maîtresse qui meurt en mettant au monde leur enfant qu'elle lui confie. Le père ramène le nouveau-né au domicile de ses beaux-parents, lieu de la fête. Berthe la jeune épousée le reçoit et « sans dire un mot, saisit l'enfant, l'embrassa, l'étreignant contre elle ». Puis après les explications de son époux, conclut dans un murmure : « Eh bien, nous l'élèverons ce petit ». Que l'amour d'une femme peut être grandiose !

Portant sur la famille un regard subtil et toujours actuel, la réduisant à sa dimension nucléaire, Maupassant met en scène ses trois membres, l'enfant-objet, le père, la mère comme autant de côtés d'un triangle. Le premier de ces côtés appartient à celle qu'il consumma avec excès et loua de géniale façon, la femme. Il la représente dans ces multiples textes soit comme une jeune fille naïve à l'image de Jeanne, l'héroïne du roman *Une Vie*, soit comme des servantes, des filles de ferme soumises au pouvoir de leurs maîtres, véritables esclaves sexuelles, soit encore comme des filles de peu qui « ont obéi sans résistance à la loi impérieuse de la vie ». Dans tous les cas, elles subissent celle de leur nature ou celle des hommes. De plus, elles endurent, à l'exemple de Jeanne ou de Christiane dans *Mont-Oriol*, la grossesse qui déforme, immobilise et enlaidit. Pour notre célibataire endurci, l'idéal féminin ne peut composer avec cet état pourtant naturel. Certaines autres font commerce de leur progéniture à l'image de la *Mère aux monstres* qui les fabrique pendant la grossesse avec son corset avant de les louer aux cirques itinérants ; d'autres enfin comme dans *L'Héritage* couchent avec un étalon seul capable de pallier la stérilité du mari. Quand bébé Désirée naît, l'argent est touché et le mâle vite oublié. Guy de Maupassant met en scène le divorce une seule fois et il passe sous silence la contraception et l'avortement, alors qualifié de criminel. Il nous montre deux infanticides : Celui de *L'Enfant* (1883) où la fille abusée par le jardinier se césarise et en meurt, texte qui nous dit que l'amour maternel n'est pas inné et celui de *Rosalie Prudent* (1886) qui expose le procès d'une mère isolée. Certaine d'être chassée par ses patrons, elle cache sa grossesse et efface ses jumeaux en les étouffant. Un est enterré sous les fraisiers, l'autre sous les artichauts. Elle est finalement acquittée.

Comme sa mère, l'enfant est maltraité le plus souvent. Il est l'objet de calculs financiers, il sert de prétexte, voire d'arme et subit la violence des hommes en tant que nouveau-né mais aussi à tous les âges. Le meurtre est possible même : Ainsi, *Moiron*, instituteur, assassine ses élèves avec des sucreries pleines de verre pilé. Dans une veine identique, le jeune bourgeois de *La Confession* expose son jeune fils au froid de la nuit et ainsi le tue à distance d'une pneumonie. Bien que honteux, il se sent délivré de la chaîne qui le liait contre son gré à la mère du gosse, personne à ses yeux de trop basse extraction. Chez Maupassant, l'enfant est présenté de façon classique : on ne bêtifie pas devant cet être en préparation et grandement incomplet. Peu décrit, quand il apparaît dans l'histoire, à la naissance, il est traité de larve et, plus grand, il gêne à l'image du garçonnet de *L'Armoire*. Les nouvelles *Le Petit* et *Une Vie*, mettent en scène deux enfants rois, très contemporains. Maupassant montre sans chercher à attendrir. Ainsi, il narre la vie de *Berthe*, handicapée mentale, mariée à un gredin. Maltraitée, elle perd le peu de raison qu'elle avait. On ne profite pas du handicap, qui est définitif le plus souvent. De même, *Garçon*, dans *Un Bock*, présente le traumatisme définitif subi par un homme qui dans son enfance a vu son père battre sa mère et qui, depuis, noie sa vie dans la boisson. D'aucuns voient dans ce texte une origine autobiographique. La représentation ultime de cette violence faite aux enfants est le récit *La Petite Roque* qui décrit le viol d'une adolescente pauvre par le maire du village. Celui-ci, veuf, travaillé par sa nature et sa puissance la viole, puis la tue par peur du scandale. La folie le rattrape et il met fin à son calvaire en se jetant de la tour de son manoir. Le choix de ce sujet étonne et Maupassant a fait œuvre de précurseur, car il a fallu attendre les années 1970 pour que le viol soit vraiment considéré et puni comme un crime. Avant, on accusait la fille d'avoir excité l'homme et tout se réglait souvent avec quelque argent. La femme était dite forcée, doux euphémisme qui ramenait tout au niveau d'une serrure... et d'une clé.

À cet instant, nous avons vu deux des côtés de ce triangle du malheur, la femme qui subit, souvent esclave moderne, et l'enfant, quasiment jamais désiré, qui peut se voir réduit à l'état de *Petit Chose*. Il reste à décrire le troisième larron, l'homme, qui détient l'argent et le pouvoir, celui accordé par la loi et celui accordé par la nature, quand il s'agit de contrôler la vie. Ce pouvoir, il peut en abuser et fuir dès que l'enfant paraît comme nous l'avons vu. Il devient alors un père inconnu. À l'opposé, il peut enfiler le costume du père trompé, comme dans le récit *Le Petit* ou du père ignorant de *Pierre et Jean* ou du père ignoré comme mis en scène dans *Le Père* ; parti à la naissance de son enfant, celui-ci le retrouve dix ans plus tard. Ayant sollicité une

entrevue, il ne sait qu'embrasser comme un fou le pauvre petit qui, du coup, s'affole et il ne lui reste plus qu'à fuir sans espoir de retour. L'état de parent se mérite et se crée jour après jour. *M. Jocaste*, autre cas de figure, en épousant la fille de sa défunte maîtresse, reconstruit sa vie sur un inceste. Sans remord aucun ! Se posent en fait au père ces éternelles questions : cet enfant est-il de moi ? Me ressemble-t-il ? Si oui, va-t-on comprendre que j'en suis le père ? Ai-je des enfants ignorés ? Maupassant donne ainsi à l'homme le plus mauvais rôle et une de ses dernières nouvelles sonne donc comme une tentative de rachat. *Le Champ d'oliviers*, de 1890, raconte la terrible histoire d'un homme de bien. Jeune, il a partagé sa maîtresse avec un autre. Quand elle tomba enceinte, elle le chassa et lui, effondré, entra dans les ordres. On le retrouve curé sous nos cieux. Son fils, devenu le pire des voyous, cherche à le faire chanter. Alors, héroïquement, le père-prêtre l'enivre puis s'égorge. De la sorte, il paye son erreur et met hors service un criminel, qui se verra accusé de sa mort.

### **La modernité de Maupassant**

Au terme de ce bref exposé, une question se pose à nous : Que reste-t-il après plus d'un siècle de la pertinence de ces descriptions, de la vérité de ces tableaux de mœurs ? Peu, si l'on regarde les progrès techniques et sociaux réalisés dans une société devenue plus riche et plus juste. De nos jours, la femme se libère de l'emprise masculine et le pouvoir est maintenant partagé ou en voie de l'être. L'enfant est une personne, il a des droits et l'État veille à le protéger. Beaucoup parlent en son nom et l'eugénisme guette parfois. Malgré tout, ces nouvelles, contes, chroniques restent toujours d'actualité et la construction de l'identité reste pour certains très difficile. Car dans d'autres parties du monde, l'enfant travaille toujours ou plus près de nous, dans certaines banlieues, le système patriarcal est encore en fonction. Il est toujours aussi malaisé d'élever un enfant seul ou de grandir de foyer en famille d'accueil. De même, les actes de maltraitance, les agressions sexuelles, les incestes continuent jour après jour, trop nombreux. Et plus globalement, on peut avancer la formidable pertinence de ces analyses qui touchent au noyau central de la nature humaine. Monsieur Guy de Maupassant, sauf de rares cas, est resté en-dehors des luttes de son temps ; néanmoins, ses écrits, son choix d'aider les faibles, son mépris de l'argent et de l'égoïsme, ses descriptions des tares de la société ont fait avancer la cause des enfants plus que mille discours. Et pour couronner le tout, la qualité artistique de ses récits, sur le fond et la forme, les ont fait entrer dans le cadre restreint des textes qui marquent, transforment et jalonnent, comme autant de lumières intemporelles, l'épanouissement d'une culture.

*Toute ma gratitude au docteur Boublil, éminent pédopsychiatre grassois, pour nous avoir révélé ce beau sujet.*